

## Image et nation gaie et lesbienne Fictions amoureuses

Élie Castiel

Number 188, January–February 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49390ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

### ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

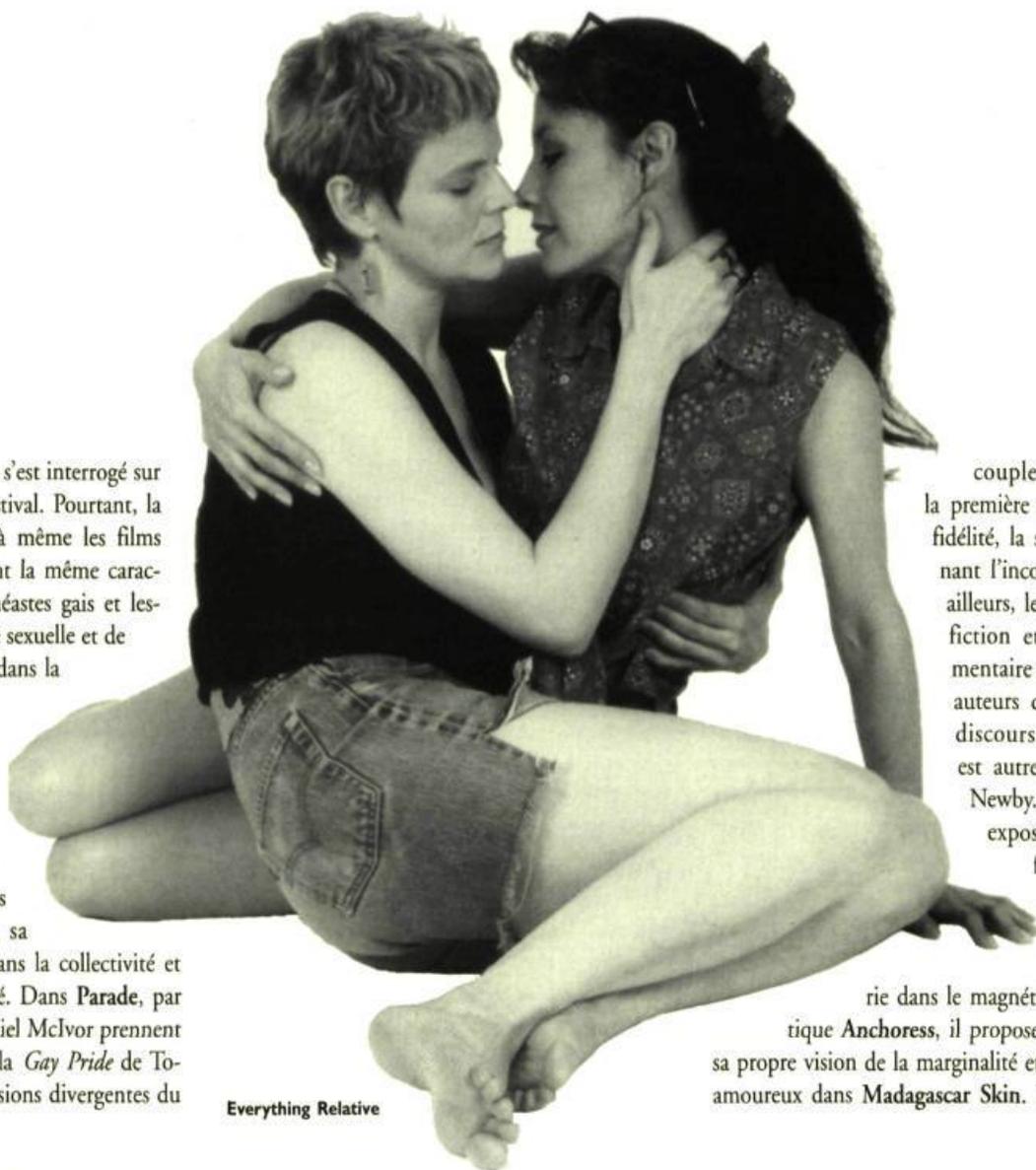
Castiel, É. (1997). Image et nation gaie et lesbienne : fictions amoureuses. *Séquences*, (188), 13–14.

# IMAGE ET NATION GAIE ET LESBIENNE

## Fictions Amoureuses

À maintes reprises, on s'est interrogé sur l'utilité d'un tel festival. Pourtant, la réponse se trouve à même les films programmés, tous partageant la même caractéristique: l'idée que les cinéastes gais et lesbiens se font de leur identité sexuelle et de ses diverses représentations dans la société.

Dans cette nouvelle édition, les thèmes abordés tournaient autour de l'individu homosexuel face à ses expériences amoureuses, ses abandons physiques, ses fantasmes, sa quête de l'autre, sa place dans la collectivité et dans sa propre communauté. Dans *Parade*, par exemple, Brad Fraser et Daniel McIvor prennent comme prétexte le jour de la *Gay Pride* de Toronto pour montrer deux visions divergentes du



Everything Relative

couple amoureux, la première exhortant la fidélité, la seconde prônant l'inconstance. Par ailleurs, le mélange de fiction et de documentaire permet aux auteurs d'alléger leur discours. Le regard est autre chez Chris Newby. Après avoir exposé ses thèses féministes et écologistes sur la sorcellerie dans le magnétique et mystique *Anchoress*, il propose maintenant sa propre vision de la marginalité et du désarroi amoureux dans *Madagascar Skin*. Newby sem-

ble dire que seul au bord de la mer, très loin, hors de la «pollution» de la grande ville, il est encore possible de dénicher une parcelle de bonheur. Cette critique constructive de certains aspects de l'homosexualité bénéficie également d'une remarquable direction photo qui confère au film une atmosphère onirique.

#### «Stonewall» et ses répercussions

En 1969, à New York, l'émeute opposant les clients du bar gai Stonewall aux forces policières devait transformer pour toujours la condition des gais et des lesbiennes, non seulement en Amérique du Nord, mais un peu partout en Occident. À partir de cette réalité, Nigel Finch (mort du sida peu de temps après le tournage) a construit une oeuvre par moments prenante mais pas suffisamment fidèle quant à la reconstitution de l'époque dont il est question. Avec le recul, nonobstant son sujet pertinent, le *Stonewall* de Finch paraîtra pour certains comme un exercice superflu, puisqu'il s'attarde davantage au récit amoureux qu'à la peinture d'une époque.

Les événements de Stonewall ont peut-être permis à la majorité des homosexuels d'assumer fièrement leur spécificité, mais ils ont également provoqué chez certains d'entre eux des comportements sexuels particuliers avec les résultats que l'on connaît. Dans la fiction *Skin And Bone*, Everett Lewis s'intéresse au vécu de trois escortes masculins, victimes des enjeux tragiques liés aux fantasmes dans les rapports physiques avec leurs clients. Pour sa part, dans *Frisk*, Todd Verow traite du même sujet sur un ton qui se veut provocateur. Mais dans les deux cas, toutes les perversions qui nous sont montrées (fétichisme, sadisme, comportements à risque...) semblent tout à fait gratuites, ne visant qu'à assouvir le regard voyeur. Bien plus, les réalisateurs impliqués ne semblent nullement prendre parti. Ils ne font que souligner. Le film de Verow arrive avec un parfum de scandale qui s'avère non mérité. Il est mal tourné, faussement choquant, et ne possède aucune résonance sociale ou politique. Certains lui prêtent «les qualités d'une analyse particulièrement juste de la psychologie post-sida».

#### Girl Meets Girl

À en juger par les fictions lesbiennes, il est évident que l'idée que ces femmes se font des rap-



Frisk

ports amoureux ressemble à s'y méprendre à celle de leurs consœurs hétérosexuelles. Comme celles-ci, elles réfléchissent sur la loyauté dans le couple, l'infidélité, la jalousie, la maternité, la solitude, la vieillesse et la mort. C'est ce qui ressort de *Everything Relative*, un quasi *Big Chill* lesbien dont la construction dramatique, rapide et efficace, permet aux comédiennes de se faire valoir dans de mémorables numéros d'actrices. Pour un premier film, Sharon Pollack manifeste une connaissance certaine de la mise en scène, conventionnelle certes, mais également enrichie de quelques trouvailles narratives.

Ce n'est pas le cas de Rachel Reichman qui, avec *Work*, évoque l'histoire d'amour entre deux jeunes femmes comme si elle tournait un téléfilm pour une diffusion aux heures de grande écoute. Le film est trop sage et n'inspire guère.

De ce lot d'histoires d'amour entre femmes, *Butterfly Kiss* se démarque par son côté «écorché vif» (dans tous les sens du terme). Malgré les penchants fétichistes et un goût prononcé pour la souffrance physique et morale des protagonistes, il est indéniable que derrière ces affections troubles, se cachent une quête de l'amour, un refus de la mort et une tentative désespérée de

survivre dans une société confuse qui a perdu le sens des valeurs. Si on est persuadé que le cinéma a déjà tout dit sur l'amour, le film de Michael Winterbottom (auteur du brillant *Jude*) peut être perçu comme une tentative de réexaminer et d'assumer le sentiment amoureux dans une perspective de vide existentiel. Sur le plan de l'interprétation, il serait injuste de ne pas souligner la présence poignante d'Amanda Plummer dans un rôle «schizo» à souhait, délirante, transcendant le quotidien jusqu'à le rendre cauchemardesque, et de Saskia Reeves, d'abord crédule et ingénue, qui sombre ensuite dans le délire passionnel.

Chose étrange, contrairement aux films gais, toutes ces fictions lesbiennes mettaient souvent en scène des personnages féminins qui ont déjà vécu ou vivent des expériences hétérosexuelles. Comme si pour certaines, le lesbianisme était une phase temporaire et pour d'autres, la majorité, l'affirmation définitive d'une identité sexuelle. **S**

Élie Castiel